

---

---

# La sémiotique des textes, entre philologie et herméneutique :

## Du document à l'œuvre

François RASTIER

CNRS-INaLCO

---

*Résumé.* — Depuis plus d'un siècle, on peut regretter la séparation croissante entre une herméneutique philosophique qui s'est éloignée des textes et une philologie tentée par le positivisme. Par ailleurs, les linguistiques formelles et cognitives ont élaboré des modèles partiels en abandonnant la méthodologie historique et comparative propre aux sciences de la culture, si bien qu'elles ont perdu le contact avec les problématiques philologiques et herméneutiques.

En revanche, la linguistique de corpus a développé une philologie numérique et se voit confrontée à l'herméneutique des sorties logicielles. Mais il reste à élaborer un modèle du texte qui rende compte non seulement de la sémiotique textuelle (comme appariement normé entre plans du contenu et de l'expression) mais encore des pôles du Point de vue (génétique et herméneutique) et de la Garantie (tant pour le contenu, en termes de légitimité, que de l'expression, en termes d'authenticité).

Cela permettrait d'une part d'articuler la linguistique interne et la linguistique externe (ce que la pragmatique ne permet pas) ; d'autre part, de réconcilier la philologie et l'herméneutique, par la médiation de la sémiotique des textes. En effet, comme le document est une notion philologique, le texte une notion linguistique, l'œuvre un objet de l'herméneutique, la sémiotique textuelle semble le lieu privilégié pour comprendre et décrire les articulations de ces niveaux d'objectivité et des disciplines qui s'y attachent.

*Mots clé :* garantie, point de vue, philologie, herméneutique, sémiotique, document, texte, œuvre.

*Summary.* — Text semiotics, between philology and hermeneutics: from the document to the complete works.

For over a century, the increasing separation between philosophical hermeneutics, which has moved away from texts, and philology, tempted by positivism, may have caused regret. The formal and cognitive linguistics have developed partial models, thus abandoning the historical comparative methodology characteristic of cultural studies, to such an extent that they have lost contact with philological and hermeneutical issues.

In contrast, corpus linguistics has developed a digital philology, and is confronted with the hermeneutics of software output. But a text model must still be developed that reflects not only textual semiosis (as a normed pairing between content and expression) but also the poles of Viewpoint (genetic and hermeneutic) and Guarantee (as much for content, in terms of legitimacy, as for expression, in terms of authenticity).

This will allow the articulation of internal and external linguistics (as pragmatics cannot), and also the reconciliation of philology and hermeneutics, mediated by text semiotics. As the document is a philological concept, the text a linguistic concept, and the complete work the object of hermeneutics, textual semiosis is the ideal way to understand and describe the articulation between these levels of objectivity and the disciplines attached to them.

*Keywords:* guarantee, point of view, philology, hermeneutics, semiotics, document, text, complete work.

---

## 1. Défis pour la sémiotique des textes

Les sciences et les arts du texte ont affaire aujourd'hui à des documents numériques, ce qui engage un nouveau rapport à l'empirique et un renouveau philologique. Les différences entre texte et document, bibliothèque et archive, linguistique de corpus et philologie numérique, aujourd'hui relativisées, appellent de nouveaux partages.

(i) La notion philologique de *document* est liée à une inscription sur un support matériel doué d'une stabilité temporelle, en général un objet mobilier. Cette notion a été tout à la fois renouvelée et relativisée par la numérisation, qui ouvre l'espace de ce que nous avons nommé la *philologie numérique*.

Restitué à chaque affichage, le document numérique n'a pas la continuité ni la stabilité matérielle des documents traditionnels. En contrepartie, les documents numériques ont l'avantage d'être normalisables, et de pouvoir être regroupés ou fondus dans des corpus où ils deviennent interopérables. L'accès immédiat aux corpus permet leur parcours instrumenté à l'aide de logiciels.

(ii) Le *texte*, unité linguistique fondamentale, échappe pour l'essentiel à l'analyse logico-grammaticale et appelle des méthodes qui fassent droit à la déontologie herméneutique. Un texte se lit nécessairement au sein d'un corpus constitué de manière critique. Comment le plonger dans le corpus qui permettra de valider une hypothèse herméneutique ? Comment tracer dans le corpus les parcours d'interprétation qui en feront un véritable intertexte ? Les réponses dépendent elles-mêmes de la typologie des textes, des genres et des discours.

(iii) Enfin, comme les textes sont des actes qui portent des valeurs, tant éthiques qu'esthétiques, comment certains deviennent-ils des *œuvres* ? Cette question se pose hors de toute monumentalisation, et toute canonisation académique, juridique ou religieuse. Elle engage la transmission — et non plus la communication. Elle s'ouvre ainsi sur une sémiotique des cultures, par la médiation de la sémiotique des textes.

*Sortir du régime spéculatif.* — Toutefois, la sémiotique doit se donner les moyens de réfléchir à ses propres procédures d'objectivation, car les signes et les textes ne sont aucunement donnés, mais construits dans l'interprétation : il constituent une empirie générale, de véritables objets scientifiques et non des représentations de choses ou d'états de choses. Deux principes de réalité s'imposent alors à la sémiotique des textes.

(i) Le principe *philologique* : il faut établir le texte, le situer, par exemple en déterminant son authenticité ; puis, dans le cas de la philologie numérique, le mettre au format qui convient à son traitement, éventuellement le coder, l'étiqueter. Ces étapes caractéristiques de la linguistique de corpus rappellent que dans les sciences de la culture, les données, c'est ce qu'on se donne.

La dimension philologique reste d'autant plus ignorée par la philosophie du langage que certains courants théoriques, le chomskysme notamment, estiment que l'écriture n'est pas du domaine de la linguistique.

(ii) Le principe *herméneutique*, étendu à l'herméneutique matérielle et plus particulièrement à l'herméneutique instrumentée propre à la linguistique de corpus, est un principe de découverte de nouveaux observables. Interpréter n'est pas déchiffrer une suite de caractères déjà donnés, c'est hiérarchiser et faire varier les modes de production du sens à tous les niveaux d'analyse.

## 2. Documents, textes, œuvres

Nous partirons ainsi de l'hypothèse que la philologie et l'herméneutique se sont éloignées à tort, qu'elles ne peuvent rester à l'écart de l'évolution de la linguistique, et, corrélativement, que la linguistique doit renouer avec elles.

Plutôt que de discuter abstraitement en termes de disciplines, il nous paraît plus utile de détailler les relations entre le *document*, qui relève pour l'essentiel de la philologie, le *texte*, qui relève (ou devrait relever) de la linguistique, et l'*œuvre*, qui relève plus particulièrement de l'herméneutique dans la mesure où elle appelle une interprétation critique pour l'aborder dans sa complexité. L'enquête semble d'autant plus nécessaire que les notions de document, de texte et d'œuvre restent inconnues de la philosophie du langage, qui s'en tient ordinairement aux mots et aux propositions.

Nous chercherons donc à intégrer les facteurs philologiques et herméneutiques dans une théorie néo-saussurienne de la sémiosis, pour articuler les concepts de document, de texte et d'œuvre. Cela conduit à poser des questions de valeur et de légitimité absentes aujourd'hui de la critique littéraire comme de la linguistique. C'est par la médiation d'une linguistique étendue à ces questions que l'herméneutique (trop idéalisée) et la philologie (trop positivisée) pourraient se rencontrer dans une situation nouvelle, ouverte par l'essor de la linguistique de corpus. Détaillons ce point.

(i) En privilégiant leur conservation et leur communication, l'on préfère souvent à présent traiter des textes et des œuvres en termes de documents, mais cela évite de poser les questions d'interprétation. Avec l'essor de la documentation numérique, certains auteurs entendent faire du concept de document une notion englobante (cf. Salaün, 2010). L'informatique n'a en effet accès qu'aux documents, pour autant qu'on admette qu'une chaîne de caractères est une unité documentaire. Ainsi le morphème et la lexie, unités linguistiques, ne correspondent pas clairement à des chaînes de caractères et l'on sait les multiples difficultés qui en découlent pour les traitements automatiques du langage.

(ii) Le *texte* est la *teneur* d'un document, son signifiant étant conventionnellement autonomisé de son support : dans les termes de la sémiotique hjelmslévienne, le support documentaire relève de la substance de l'expression et le signifiant de sa forme, la linguistique étant définie comme science des relations et donc des formes ainsi comprises. Toutefois, malgré la demande sociale et l'essor de la linguistique de corpus, la linguistique du texte conserve une place marginale sinon adventice.

(iii) Appliquée aux textes, la notion d'*œuvre* dépend de domaines critiques qui s'attachent à l'évaluation et la description des inégalités qualitatives : ainsi de la littérature, de la philosophie, etc. Elle reste étrangère à la linguistique académique, car la grammaire qui en constitue le centre n'est aucunement particularisante et recherche toujours les régularités les plus générales, en stigmatisant les singularités comme des exceptions. L'élaboration particulière des œuvres procède d'un engagement pratique singulier, qu'il soit esthétique ou éthique. Elles se caractérisent par un appariement spécifique entre les plans du contenu et de l'expression, qui se traduit par une sémiosis unique.

Nous formulerons l'hypothèse que la sémiosis textuelle s'établit par l'élaboration parallèle du document d'une part, d'un projet d'œuvre de l'autre. En paraphrasant Saussure, nous dirions que deux "chaos" initiaux, en s'unissant, donnent lieu à un ordre complexe, celui de la textualité.

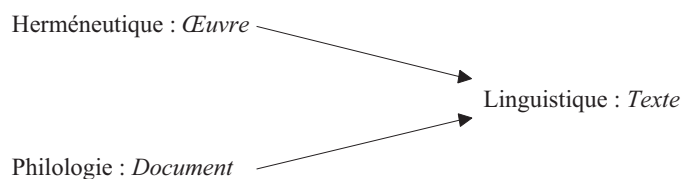


Figure 1 Convergence du document et de l'œuvre dans le texte

Comment donc concilier les concepts de texte, de document et d'œuvre, alors même qu'ils dépendent de traditions académiques de longue date divergentes ? Le modèle élémentaire de l'objet culturel (l'auteur, 2008) permet d'esquisser une direction de recherche :

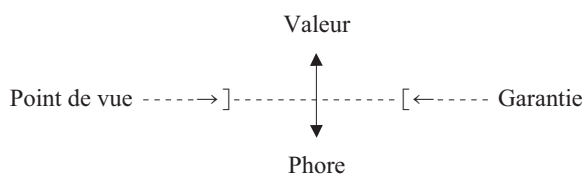


Figure 2 Le modèle élémentaire de l'objet culturel

(i) La dualité sémiotique entre Valeur et Phore (termes qui désignent respectivement les contenus et les expressions pour tout système de signes) peut être traitée par la linguistique, dans une perspective néo-saussurienne. Il s'agit là de linguistique interne.

(ii) La dualité englobante entre Point de vue et Garantie fait appel aux traditions philologique (pour le point de vue en tant que « signature » et la garantie en tant qu'authentification), rhétorique (pour le point de vue en tant qu'éthos) et herméneutique (pour ce qui concerne les questions critiques de légitimité). Ces traditions pourraient, c'est du moins notre vœu, se trouver unifiées dans une linguistique externe qui dépasse la pragmatique.

Pour éclairer comment, nous allons examiner, pour les documents, les textes et les œuvres, les régimes génétiques, les régimes d'accès, d'objectivation, de parcours et enfin de transmission.

*Les régimes génétiques.* — La genèse des documents, des textes et des œuvres ne va pas de pair et il convient de distinguer les gestes et procédures d'inscription (la *scriptio*), la programmation du texte (l'*inventio* et la *dispositio* de l'ancienne rhétorique) et la configuration de l'œuvre par un projet pratique (éthique ou esthétique), en incluant l'anticipation de sa compréhension, l'*accomodatio*.

Dans le cas des brouillons littéraires, on passe de la multiplicité des documents à l'unité de l'œuvre. Initialement, des sémiotiques complexes sont jeu, qui tiennent compte de la disposition spatiale sur la page, des ratures et de leur signification modale, des différences de taille de caractères, des passages métalinguistiques que sont les notes de régie, etc.

Cette élaboration a une valeur heuristique et le projet esthétique de l'œuvre se précise alors par restriction, sa langue se détermine dans son ton et son esthésie (entendue comme l'unité émotionnelle des moyens linguistiques mis en œuvre, cf. *infra*, note 11).

*Les régimes d'accès.* — De ses origines hiératiques et étatiques, l'écriture a longtemps gardé une dimension de secret. Exigeant un apprentissage, parfois une initiation, elle fut l'apanage de castes (les scribes, les prêtres, les clercs). L'unicité du document assurait son authenticité et les précautions prises pour en limiter l'accès semblaient la garantir.

L'accès au document est resté très limité jusqu'à la diffusion de l'imprimerie. En normalisant et formalisant les droits d'accès, l'informatique a inscrit dans le document des préconditions de son

déchiffrement.

L'*accès au texte* dépend non seulement de la connaissance de la langue et du corpus, mais surtout des pratiques sociales qui encadrent sa genèse, sa diffusion et sa réception : toute l'histoire du livre et de la lecture en témoigne.

Enfin, l'*accès à l'œuvre* est subordonné à des stratégies d'écriture que l'opposition entre l'ésotérique et l'exotérique ne suffit pas à détailler. Chaque œuvre choisit en quelque sorte les lecteurs qui sauront restituer son projet, voire, par les difficultés mêmes que suscite son interprétation, les éduque pour ce faire.

*Les régimes de parcours.* — Selon les niveaux de description, ils se détaillent en déchiffrement, lecture, interprétation.

(i) Le *déchiffrement du document* identifie la langue, les caractères, supplée au besoin les caractères ellipsés ou corrompus, bref établit le plan de l'expression, provisoirement parfois. On peut penser qu'il s'agit d'un préalable nécessaire à l'établissement du texte.

La numérisation a permis les *lectures industrielles* (Giffard), parcours des documents numériques par des automates de recherche d'information. Ces "lectures" ne sont que des déchiffrements.

(ii) Présupposant le déchiffrement, la *lecture du texte* correspond à ce que Schleiermacher nommait l'interprétation *grammaticale*. Elle parcourt linéairement le texte pour en identifier les sections, les unités et qualifier leur contenu, proposant ainsi une restitution sémiotisée, car pourvue d'une expression et d'un contenu.

(iii) Les textes qui sont des œuvres et font à ce titre l'objet d'une conservation et d'une transmission qui tout à la fois lui reconnaissent et lui confèrent une valeur, appellent enfin une *interprétation* plus approfondie. La teneur de ces textes est plus complexe et leur portée est sujette à débat : il relèvent de discours religieux, juridiques, littéraires, scientifiques ; ils sont ainsi l'objet privilégié de l'herméneutique. Ainsi, alors que la philologie fonde le processus de lecture, l'herméneutique le couronne.

Les parcours d'interprétation des œuvres, dès lors qu'elles sont enregistrées sur des documents numériques et intégrées à des corpus à des fins de contraste, peuvent à présent être assistés. C'est alors une herméneutique des sorties logicielles qui participe à leur objectivation.

Bien entendu, les régimes de parcours du document, du texte et de l'œuvre ne sont pas étanches et l'on sait bien que l'interprétation d'un texte, voire d'une œuvre peut conduire à rectifier le document lui-même. Ainsi, les grands philologues de la Renaissance ont-ils établi et émendé le corpus de l'Antiquité gréco-latine. Par exemple, Lorenzo Valla rédige en 1440 une critique textuelle de la Donation de Constantin et conclut que le document est un faux. La langue du texte récuse ainsi l'authenticité prétendue du document.

À un autre niveau, la connaissance de l'œuvre peut conduire à amender le texte lui-même : sans même revenir aux leçons géniales de Politien, on doit apprécier comment Tullio De Mauro, dans sa traduction du manuscrit retrouvé de Saussure, *De l'essence double du langage*, supplée en plusieurs endroits, de façon si éclairante qu'elle semble irréfutable, les lacunes du texte.

*Les régimes de transmission.* — La *conservation* du document s'étend à ce que l'on pourrait appeler la tradition documentaire, un document pouvant se trouver transposé par copie sur d'autres supports. Un document prend ainsi sa place dans une chaîne de transformations matérielles.

La *tradition* textuelle va du texte initial, fût-il inconnu, à ses variantes ultérieures ; elle s'éclaire

aussi par les textes qui voisinent dans son corpus, ne serait-ce que pour poser les problèmes de datation.

Enfin, la *translation* herméneutique va d'une œuvre à d'autres textes qui la réécrivent dans le même genre et/ou le même discours, ou encore qui formulent son interprétation dans divers commentaires. Les transformations entre textes relèvent de l'intertextualité ; leur étendue et leur complexité sont caractéristiques des œuvres.

*L'interdépendance de la philologie et de l'herméneutique : l'exemple du Coran.* — Les distinctions que nous venons de formuler à toutes les étapes de description d'un document, d'un texte et d'une œuvre, permettent de clarifier les relations entre philologie, linguistique et herméneutique.

Prenons un exemple. Après la collation des fragments du Coran, l'unicité du texte fut donc obtenue en mettant fin à la pluralité des documents.

À cette unicité du texte correspond l'unicité de l'œuvre et l'unicité de l'interprétation en découle alors, quand al-Ghazali (1058–1111), dans sa réfutation des philosophes, scelle jusqu'à présent la fin de toute pluralité interprétative et même de toute interprétation (*ijtihad*).

Mais paradoxalement, le passage du Coran sur l'interprétation reste des plus difficiles à interpréter. Tout dépend en effet de la ponctuation, et une version courante donne : « Ceux dont les cœurs inclinent vers l'erreur s'attachent à ce qui est équivoque, et sont avides d'interprétations ; mais nul n'en connaît l'interprétation, sinon Dieu et les hommes d'une science profonde. Ils disent : “Nous croyons en Lui, tout vient de notre Seigneur !” Mais seuls les hommes doués d'intelligence s'en souviennent. » (§ 3, 1, 7). Attestée depuis les débuts de l'exégèse musulmane, une autre ponctuation donne un sens opposé : « Nul n'en connaît l'interprétation, sinon Dieu. Et les hommes d'une science profonde disent : “Nous croyons en Lui, tout vient de notre Seigneur !” »<sup>1</sup>. On a pu dire que nous étions condamnés au sens, mais pouvons-nous échapper à l'interprétation ?

Restituer la situation de l'œuvre dans l'histoire de la langue reste un évident préalable pour l'interpréter, et là encore la philologie conditionne l'herméneutique. Ainsi Spinoza, dans son *Traité théologico-politique*, soutenait-il qu'une histoire de la langue hébraïque restait à écrire pour pouvoir interpréter légitimement la Bible (cf. ch. VII) ; tout récemment encore, en décelant les calques lexicaux de l'araméen dans le vocabulaire du Coran, Christoph Luxenberg a renouvelé soudainement sa lecture, et par exemple les *houris* promises au paradis se sont soudain transmues en délicats raisins nacrés, dans la tradition du banquet eschatologique.

### 3. Modèle du texte

Spécifions à présent, pour l'appliquer au texte, au document et à l'œuvre, le modèle de l'objet culturel présenté plus haut (figure 2). Il se fonde sur la dualité sémiotique irréductible entre *expression* et *contenu*, ou plus généralement entre *Phore* et *Valeur*. Pour ce qui concerne les langues, cette dualité concerne toute grandeur, du signe de ponctuation au chapitre<sup>2</sup>, de la lexie au texte et au corpus.

1 Cf. Alain de Libéra, in *Averroes, L'islam et la raison*, Paris, Garnier, 2000, p. 88, note 15. Peu importe ici que l'unicité de l'interprétation ait été contestée, notamment dans les magistrales réfutations d'al-Ghazali par Averroes.

Le littéralisme a fait florès aussi bien dans certains cantons du judaïsme, chez les karaïtes par exemple, comme aujourd'hui chez les évangélistes. Son effet, sinon son but, est de remplacer l'interprétation par la lecture, et la lecture par le déchiffrement, ce qui élimine toute complexité et met fin à toute rationalité critique.

2 Sans égard pour le modèle apocryphe du signe prêté à Saussure par les rédacteurs du *Cours de linguistique générale* et contredit par les écrits autographes.



Constituant le centre sémiotique de la grandeur considérée, cette dualité se trouve sous la rection d'une dualité de rang supérieur entre le *Point de vue* et la *Garantie*. Le *Point de vue* n'est pas un simple point d'observation : il est déterminé par une pratique et un agent individuel ou collectif ; dans un traitement de données, il dépend donc de l'application. La *Garantie* est l'instance de validation qui fonde l'évaluation de l'unité étudiée : cette instance est une norme sociale qui peut être juridique, scientifique, religieuse ou simplement endoxale. En linguistique de corpus, le Garant est l'autorité qui a présidé à la constitution du corpus ; certaines métadonnées documentaires, comme l'auteur ou l'éditeur, relèvent aussi de cette instance.

Une expression (Phore) comme *eau*, par exemple, n'a pas de contenu (valeur) déterminable univoquement, tant que l'on ne connaît pas le contexte et le texte dont elle est issue : s'agit-il de « Perles de la plus belle eau » (gelée lactée démaquillante) ?, de « L'eau du ciel » (Rimbaud) ?, de « l'eau de ta bouche » (Baudelaire) ?

Or un texte est organisé en fonction d'un Point de vue, par exemple celui d'un auteur, en fonction d'un projet, au sein d'une pratique, dans le cadre d'un genre, se transposant dans diverses figures de narrateurs ; il est cautionné par une Garantie, qui résume son authenticité, sa validité philologique. Toute grandeur textuelle est ainsi déterminée par les deux instances du Point de vue et de la Garantie<sup>3</sup> et à chaque pratique correspondent des points de vue et des garanties spécifiques<sup>4</sup>. À l'autre extrême, pour le groupement que constitue un corpus, le Point de vue unit le projet et la tâche en permettant de rassembler les textes dans un ensemble unifié, cependant que la Garantie le qualifie, valide son authenticité, légitime sa représentativité.

Aussi, en négligeant le caractère instituant de la Valeur, du Point de vue et du Garant, en réduisant toute donnée à la seule instance du Phore, le positivisme ordinaire élude-t-il toute dimension critique et épistémologique.

*La sémosis et la teneur.* — Rapport complexe entre les deux plans du texte, le contenu et l'expression, la *sémosis*, bien que souvent présentée comme relation constitutive du signe isolé, intéresse tous les paliers de la description, le texte compris (cf. l'auteur 2001b sur la sémosis textuelle). La sémosis n'est pas codée en langue, et, même au palier inférieur du mot, il ne suffit pas de consulter le dictionnaire pour pouvoir déterminer le sens construit en contexte.

Au sein des plans du contenu et de l'expression, le nombre des niveaux n'est pas fixé. Chacun peut être repris en charge et « enrichi » par une autre sémiotique, comme l'attestent, au plan de l'expression écrite, la typographie, les calligrammes, etc. Nous ne disposons pas d'une théorie unifiée qui rende compte des interactions entre niveaux, bien que ce problème ait fait l'objet de réflexions en stylistique. On peut distinguer des parallélismes entre niveaux métrique, syntaxique, sémantiques qui conduisent par exemple à l'isométrie de l'expression des contenus analogues ; et aussi des contrepoints comme les chiasmes entre niveaux. On peut ainsi relever des points de coïncidence, comme la rime sémantiquement motivée, ou des antithèses, comme chez Mallarmé la rime *beau /tombeau*.

Les méthodes statistiques multidimensionnelles de la linguistique de corpus commencent à éclairer ces questions, notamment dans le domaine de la phonostylistique (cf. Beaudouin, 2002).

3 Le *point de vue* est une notion qui prend son origine dans l'herméneutique des Lumières Allemandes (les *Sehepunkte* selon Chladenius), alors que la Garantie, qui unit authenticité interne et légitimité externe, procède de la tradition philologique.

4 Pour éclairer cette question par un exemple élémentaire et partiel, la dualité de la *signature* et du *sceau* dans les documents anciens concrétise la dualité du Point de vue et de la Garantie.

Les instances de l'authentification varient avec les situations, ce qui place l'herméneutique sous la rection d'une praxéologie — loin des fondements ontologiques du néo-thomisme et encore plus encore de la thèse heideggerienne que l'herméneutique est un dévoilement de l'Être.

Les nouveaux observables pourraient sans doute trouver une intelligibilité dans une théorie des formes sémantiques et expressives, appariées pour constituer des formes sémiotiques. Les points de concomitance entre niveaux correspondent vraisemblablement à des points singuliers de ces formes, qu'il s'agisse, selon l'empan des passages considérés, de segments de formes ou de formes complètes.

Alors que la sémiotique est définie par la relation entre le Phore et la Valeur, nous nommerons dans ce qui suit *teneur* l'ensemble [Phore ← Sémiotique → Valeur].

*L'éthésis et la portée.* — Corrélativement, nous désignerons par le terme d'*éthésis*<sup>5</sup> la relation qui unit le Point de vue et la Garantie, et par *portée* l'ensemble [Point de vue ← Éthésis → Garantie]. Nous détaillerons plus loin l'articulation entre Teneur et Portée. Précisons d'abord le statut des deux pôles du Point de vue et de la Garantie.

A. — Le Point de vue pourrait être considéré comme l'expression d'un sujet individuel, d'une subjectivité inscrite dans le langage ; sans reprendre les postulats des théories énonciatives, nous en resterons à la notion de focalisation, telle qu'elle se décline diversement selon les discours, les genres et les styles. Par exemple, dans le récit, la focalisation interne est déterminée par le narrateur quand il est un protagoniste, la focalisation externe renvoie à un autre type de narrateur, qui apparaît comme le substitut d'un auteur omniscient. Outre les foyers de l'énonciation représentée (les divers narrateurs interne ou externe, implicites ou explicites), des foyers interprétatifs relèvent aussi de la catégorie du Point de vue, comme le lecteur représenté à qui s'adresse le texte, ou le lecteur implicite à qui il se destine.

Bien au-delà des pronoms, des déictiques et autres indexicaux, le concept de Point de vue intéresse tous les paliers de la description linguistique : par exemple, au sein d'une classe lexicale, tout seuil évaluatif peut être considéré comme un changement de Point de vue (par exemple, dans une phrase comme *Il n'est pas grand, il est gigantesque*).

Pour ce qui concerne l'expression, le Point de vue se traduit par le choix de la langue ou du niveau de langue (diachronique, diatopique ou diaphasique)<sup>6</sup> ; pour ce qui concerne le contenu, par des choix thématiques, dialogiques et dialectiques. Ces choix, que l'on pourrait détailler à tous les niveaux du contenu comme de l'expression, composent un éthos intégré.

Alors que la littérature, exerçant sa fonction critique, joue sur la multiplicité et l'instabilité des points de vue, d'autres discours tentent de les fixer, voire de les effacer : ce sont des discours objectivants, scientifique, juridique, voire littéraires, dans le cas des esthétiques de l'impersonnalité, parnassiennes ou chosistes.

B. — La *Garantie* est une donnée fiduciaire qui conditionne l'interprétation. Les différentes sources de l'autorité peuvent être inférées de traits internes ou externes au texte.

(i) Les références du texte, par exemple en note, appuient ses affirmations par le prestige de ses sources. Une norme du judaïsme rabbinique voulait par exemple que l'on ne puisse critiquer le propos d'un maître ancien qu'en lui opposant celui d'un maître d'une égale ancienneté. Le corpus des références inscrit le texte dans une collectivité autorisée qui le nimbe de son prestige.

Toutefois, l'interprétation n'est pas prisonnière de ces références affichées et doit plonger le texte dans un corpus qui permette, par la méthode comparative, de le singulariser comme œuvre, et de transformer ainsi le corpus en intertexte.

5 Ce terme dérive d'*éthos* et renvoie d'une part au point de vue qu'affiche l'auteur par l'image qu'il construit de lui-même, d'autre part à l'éthique, pour ce qui intéresse la question de la garantie. L'éthique est ici entendue comme norme critique, en référence à ce que Saussure nommait la « vie sociale », englobant la « vie des signes » : elle a évidemment une dimension pratique et se fonde sur une praxéologie.

6 Par exemple, l'archaïsme linguistique peut exprimer un point de vue conservateur chez Saint-Simon, ou simplement ludique, chez La Fontaine, quand il en use par allusion au badinage marotique.



(ii) Le prestige de l'auteur, attaché à sa signature, peut devenir la garantie principale du texte, et l'on a noté qu'en acquérant une notoriété, les auteurs diminuent progressivement le nombre des références explicites (le cas de Bourdieu est éclairant).

(iii) Le prestige du support peut être attaché tantôt à la somptuosité de son matériau (la gravure en lettres d'or, par exemple), tantôt à la notoriété éditoriale (il y a là une rétroaction du document sur l'œuvre), voire aux procédures de sélection (comité de lecture, *gate-keepers*).

C. — La solidarité entre Point de vue et Garantie est une question délicate, mais centrale pour notre propos, car elle permet de caractériser l'éthésis.

Pour qualifier la dualité de ces deux pôles, abordons d'abord les cas d'affaiblissement de l'un deux : que seraient un point de vue sans garantie, une garantie sans point de vue ? Comme le nom de l'auteur peut tout à la fois indiquer un point de vue et constituer une garantie, qu'advient-il quand il manque ou se trouve faussement attribué ?

Les textes apocryphes présentent des exemples éclairants. Ainsi, le *Cours de linguistique générale*, bien que portant son nom, n'est pas un texte autographe de Saussure. Il reflète le point de vue de ses auteurs, Bally et Sechehaye. Sur plusieurs points décisifs, il s'oppose au point de vue assumé par Saussure dans ses textes autographes, publiés ou non. Aussi, et c'est là un témoignage de la solidarité entre Point de vue et Garantie comme entre herméneutique et philologie, il reste inutile d'interpréter les écrits inauthentiques.

Comme les questions de responsabilité ont semble-t-il été jugées périmées<sup>7</sup>, l'Internet reste pour sa plus grande part une zone de non-droit. Au nom d'une légitime liberté d'expression, on a créé un espace de dérégulation conforme aux attentes de l'ultralibéralisme économique, où les escrocs prospèrent (les spams représentent les neuf dixièmes du trafic). À l'irresponsabilité du Point de vue répond ainsi le caractère frauduleux de la Garantie.

La question éthique de la responsabilité animait déjà les diatribes de Platon contre l'écriture. Si lointaines soient-elles, il reste que la question philologique de l'autographie et la question éthique de la responsabilité gardent partie liée — comme le droit civil le reconnaît d'ailleurs.

Par mille moyens linguistiques, on peut assurer la prééminence du Point de vue ou de la Garantie. La littérature contemporaine, notamment romanesque, exploite sans relâche les techniques subjectivantes, comme la mimésis du flux de conscience dans le monologue intérieur, de Joyce à Beckett et de Sartre à Nathalie Sarraute et à Claude Simon. En revanche, les sciences usent de techniques objectivantes, bien imitées par les auteurs négationnistes : effacement de toute subjectivité et des pronoms et déictiques de première personne, multiplication des références et des hors-textes à fonction de garantie, comme les tableaux de chiffres.

En cumulant plusieurs sémiotiques (figures, photos, vidéos, etc.) les hors texte concourent à des effets de réel : comme chacun suppose un point de vue différent, mais concordant, le lecteur élabore une impression référentielle stable<sup>8</sup>. Les médias immersifs sont ainsi utilisés pour créer des mondes utopiques.

On peut alors faire l'hypothèse que la dualité entre Point de vue et Garantie n'a rien d'antinomique et que la Garantie somme des Points de vue dont la source est oblitérée : elle relève

7 Par exemple, on trouve sur Amazon des guides pédophiles ou des ouvrages négationnistes ; la compagnie se excuse ainsi : « Amazon ne soutient pas les actes criminels et n'en fait pas la promotion, mais nous soutenons le droit de quiconque de prendre librement ses décisions d'achat. » Il est donc clair que toute responsabilité est transférée au client, au nom de la liberté individuelle, ou plutôt d'un libéralisme économique étendu aux produits illégaux.

8 Si la multiplication entraîne une objectivation, on comprend mieux le rôle des sorties logicielles en linguistique de corpus, et plus généralement celui des détours instrumentaux dans les sciences : la transformation des produits d'observation en résultats scientifiques appelle cependant une herméneutique spécifique.

ainsi de la doxa, fût-elle placée imaginativement dans un monde transcendant ou dans une zone distale. En somme, les garanties sont des points de vue unifiés en synchronie et sédimentés en diachronie.

Comment s'équilibre alors leur dualité ? Dans le cas du témoignage de l'extermination, le projet éthique du témoin (que fut la victime) s'accorde avec le projet esthétique du survivant qui veut donner à son écrit une portée générale, voire universelle. Le témoignage formule un point de vue pour les vivants, mais il se destine aux morts, dont l'évocation furtive garantit en retour la véridicité du propos. Le Point de vue et la Garantie sont alors concrétisés dans la dualité entre le Narrateur et l'Auteur.

Ainsi la véridicité de la portée détermine-t-elle la certitude sur la teneur ; ensemble elles fondent la vérité de l'œuvre. La véridicité l'emporte ainsi sur le vraisemblable : le témoignage permet précisément de faire admettre l'invraisemblable vérité, en quoi il a une fonction critique.

Retenons que l'on doit distinguer l'authenticité du document, la validité du texte et la vérité de l'œuvre. Seule un œuvre peut être vraie, comme l'avait excellemment souligné Georges Perec dans *Antelme ou la vérité de la littérature*<sup>9</sup>.

Les rapports entre authenticité, validité et vérité sont complexes, car il mettent en jeu, respectivement, la philologie, la linguistique et l'herméneutique. Par la médiation de la description linguistique, il nous faudra détailler comment l'authenticité de la « lettre » et la vérité de « l'esprit » peuvent se répondre, quand la légalité philologique autorise la critique herméneutique de la légitimité.

#### 4. Sémiosis et éthésis

Le modèle du texte présenté plus haut articule deux dualités dont l'articulation pourrait éclairer les questions récurrentes que suscite la relation entre le Dire et le Dit. Les deux axes de la sémiosis (médiation sémiotique) et de l'éthésis (médiation symbolique) correspondent grossièrement à la cognition et à la communication, dans la mesure où elles tiennent leur place mais récuse leur séparation. En effet la problématique cognitive reste tributaire d'un dualisme qui interdit de penser la sémiosis, sinon en termes de correspondance entre la pensée supposée autonome à l'égard des signes linguistiques (bien qu'organisée comme un discours de signes intérieurs) et le langage, réduit à la pure extériorité de ses signifiants. Quant à la problématique de la communication, dans son étude des médias, elle tient compte de la dimension sociale de la transmission des « messages », mais non de leurs valeurs, de leur hiérarchie, ni même de leur accès<sup>10</sup>.

Toutefois, comment décrire les normes textuelles pour ce qui concerne la dualité entre Point de vue et Garantie ? L'éthésis permet diverses médiations. Une première médiation intéresse le rapport entre l'énoncé (au sens restreint) et l'énonciation représentée : par exemple, dans leurs récits les témoins de l'extermination emploient le *nous* inclusif, les narrateurs des faux témoignages disent *je* (cf. Lacoste, à paraître). Cette différence intéressante dans l'énonciation représentée correspond à une différence éthique au plan du Dire : alors que le témoin authentique parle pour compte tiers et en quelque sorte sous le contrôle des camarades engloutis, le faux témoin tend un leurre

9 « La volonté de parler et d'être entendu, la volonté d'explorer et de connaître, débouche dans cette confiance illimitée dans le langage et dans l'écriture qui fonde toute littérature [...] car cette expression de l'inexprimable qui en est le dépassement même, c'est le langage, qui, jetant un pont entre le monde et nous, instaure cette relation fondamentale entre l'individu et l'Histoire, d'où naît notre liberté. » (1992, p. 114). Aussi, identifier littérature et fiction, comme on le fait ordinairement à la suite de Hamburger et de Genette, c'est s'interdire de discerner ce point crucial.

10 Toute communication est en effet conditionnée, par des supports documentaires (médiatiques), par des genres et autre normes textuelles, enfin par des préconditions herméneutiques : pour les théories communicationnelles, l'émetteur et le récepteur sont des fonctions théoriques (initialement électromécaniques), mais les cercles effectifs des échanges oraux ou écrits dépassent évidemment cette simplification.

autobiographique au lecteur, pour le compte (bancaire) de l'auteur et de l'éditeur.

Une deuxième médiation intéresse l'énonciation et l'interprétation effectives, au sein d'une pratique sociale déterminée. Par exemple, le *Je* du rapport d'activité renvoie uniformément à son signataire, qui accumule, pour étayer son Point de vue dans les normes prescrites par le genre, toutes les Garanties autorisées, références, dates, noms propres, conformément au régime mimétique des textes réalistes, romans compris.

Une troisième médiation, que nous avons nommé la *médiation symbolique*, inclut les pratiques dans la mise en corrélation des zones et frontières anthropiques : qu'elle soit instanciée par un individu ou une collectivité, la zone identitaire est le site du Point de vue, alors que la zone distale est ordinairement considérée comme la source de la Garantie juridique, religieuse, scientifique, etc.

Ces médiations font bien entendu l'objet de multiples débats et conflits. L'élaboration culturelle les complexifie, en littérature par exemple, dans les récits enchâssés, ou à narrateurs non identifiables ; le roman, notamment, a depuis quatre siècles justifié ainsi sa fonction critique.

En somme :

(i) La dualité sémiotique entre Valeur et Phore peut être traitée par une linguistique interne, dans une perspective néo-saussurienne.

(ii) La dualité englobante entre Point de vue et Garantie, qui relève de la médiation symbolique, fait appel aux traditions *philologique* pour le Point de vue en tant que signature et la Garantie en tant qu'authentification, *rhétorique* pour le Point de vue en tant qu'éthos, et *herméneutique* pour ce qui concerne les questions critiques de validité, de légitimité et de vérité. Ces traditions pourraient, c'est du moins notre vœu, se trouver unifiées dans une linguistique externe qui dépasse la pragmatique et s'articule clairement avec la linguistique interne.

La dominance de l'éthésis sur la sémosis traduit la détermination en dernière instance de la linguistique externe sur la linguistique interne. Ainsi la Garantie valide-t-elle le Phore, en authentifiant sa forme canonique, et elle légitime ainsi la Valeur qui lui est associée par l'interprétation. L'authenticité philologique et la légitimité herméneutique s'élaborent au cours du parcours interprétatif global.

Le rapport des formes aux projets éthiques et esthétiques reste une question fondamentale de l'histoire de l'art : en effet, une forme se définit aussi par sa transposabilité et son indépendance par rapport aux substrats. Cependant sa transposition n'efface rien, et les sonnets érotiques diffamatoires de Saint-Amant, par exemple, sont *in petto* une critique de la tradition pétrarquiste, mais ils restent pris dans la thématique qu'ils inversent pourtant.

La fusion des projets projets esthétique et éthique singularise l'œuvre : le projet esthétique relève des valeurs internes et de l'élaboration d'une forme singulière de la sémosis. Le projet éthique relève des valeurs externes et inclut l'œuvre dans un projet de vivre ensemble. Ainsi la stylisation dépend-t-elle du projet de véridiction. L'éthésis correspond alors à une *esthésie*<sup>11</sup>, les tonalités émotionnelles des formes linguistiques s'accordant à déterminer l'impression référentielle de l'œuvre.

11 Une esthésie est une valorisation globale, une « vision du monde » liée à une tonalité émotionnelle : elle est déterminée par une sémosis propre, un mode de composition, constitution et présentation des formes sémantiques et expressives, comme le sont par exemple une topique, une configuration de tropes (ex. les *symmories* du Pseudo-Longin), une configuration métrique (ex. le distique élégiaque). Les trois « styles » antiques et médiévaux, humble, modéré et sublime, codifient des esthésies et correspondaient à des genres ou groupes de genres. Les genres littéraires peuvent en effet privilégier des esthésies (ex. le tombeau).

## 5. Surdocumentarisation et complexité

*Des simplifications qui compliquent.* — Le dispositif que décrit la tripartition entre document, texte et œuvre, puis l’articulation entre teneur et portée, a caractérisé depuis plusieurs millénaires les cultures écrites. Il se trouve aujourd’hui remis en cause de plusieurs manières convergentes.

1. La sémiotique appauvrie de théorie de l’information et la conception positiviste de la communication justifient le slogan *The Medium is the Message*. La sémosis propre aux langues se réduit alors à la notion inadéquate de code.

2. Les problèmes de portée sont oblitérés par l’absence de considérations éthiques, même si quelques procès ont rappelé l’existence du droit d’auteur.

3. Plus généralement, et d’abord dans les milieux éducatifs, la notion d’œuvre s’efface au nom de la modernité démocratique et au profit de l’étude des médias.

*Du Web sémantique au Web des données.* — Le projet du Web sémantique va beaucoup plus loin. Les métadonnées mêlent plusieurs niveaux, du type du document au genre du texte ou à la date de l’œuvre. Leur source n’est pas questionnée.

Les métadonnées descriptives les plus ordinaires sont les mots-clés, qui remplacent l’interprétation ou plutôt résumé des interprétations normatives, réifiées et atomisées. C’est l’ambition du Web des données, présenté en 2007 par les initiateurs du Web sémantique.

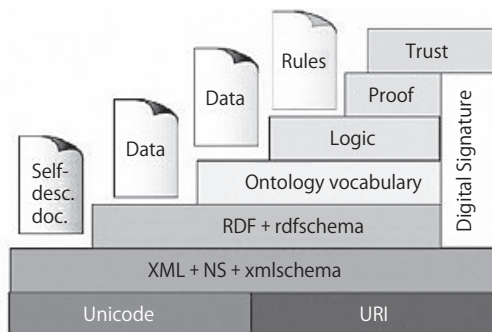


Figure 3 Le web sémantique (2001)

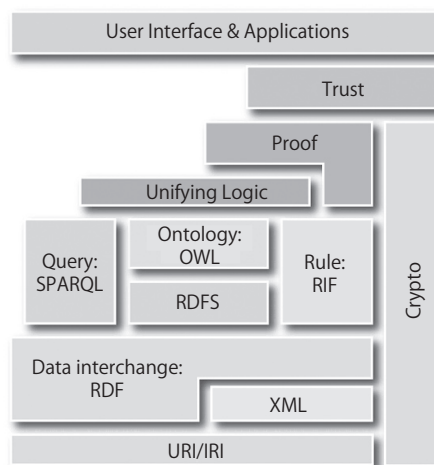


Figure 4 Le web des données (2007)

En 2001, le premier niveau était partagé par l’URI, *Uniform Resource Identifier*, standard de représentation des URL, et Unicode, standard international de codage des caractères. En 2007, Unicode a disparu et avec lui les chaînes de caractères des documents, comme *a fortiori* les textes et les œuvres. Il a été si l’on peut dire remplacé par l’IRI (*International Resource Identifier*), qui libelle les adresses web. Au niveau immédiatement supérieur, les données retenues doivent être structurées en RDF, langage logique élémentaire de triplets sujet-prédicat-objet.

Ainsi, le Web des données ne retient que des indexations (ou métadonnées) et substitue ainsi aux documents leur description documentaire. Cela achève une la réduction normative appelée par les codages propres aux ontologies : des mots-clés y « entrent » beaucoup plus facilement que des textes dans les ontologies qui en tiennent lieu. Les problématiques de l’indexation l’emportent ainsi sur celles du déchiffrement, de la lecture et de l’interprétation, puisque le document est remplacé par ses descriptions.

Toutefois, un trait documentaire (ou métadonnée) n'est pas indépendant du Point de vue qui préside à son apposition, mais il n'en garde pas trace, non plus d'ailleurs que d'aucune Garantie. L'oubli des pratiques dont résulte le document semble devenir ainsi une condition même de son exploitation. Les clusters de traits documentaires, associant des « données » sans provenance traçable, sont des produits documentaires dérivés : ils définissent la *searchability* des objets et donc leur existence.

*La bulle sémantique.* — Ces évolutions participent d'un processus général d'abstraction documentaire, les indexations finissant par tenir lieu des documents. On le voit par exemple dans les systèmes d'évaluation académiques et scientifiques, où des métadonnées comme le nombre et le support des publications sont seules prises en compte, indépendamment de toute considération sur le contenu des articles de recherche. Venu du monde des grandes entreprises, adopté aussi par les administrations et les armées, ce mode d'organisation des « connaissances », par sa conception hiérarchique et managériale, se substitue à toute réalité et par là même à tout débat et à toute sanction empirique. C'est donc une bulle « sémantique » qui s'enfle à mesure que la surdocumentarisation ainsi conçue s'étend à l'échelle internationale<sup>12</sup>.

Dans cette bulle, tous les objets sont définis par un *cluster* de métadonnées, et ce principe d'existence documentaire s'étend à toute entité, que ce soit une marchandise ou le client qui l'achète, un document ou l'utilisateur qui en fait la requête sur son navigateur. Ainsi, selon la formule de Ertzscheid (2009), l'homme peut-il devenir un document comme un autre. Chaque action identifiée s'ajoute au cluster de métadonnées qui constituent l'utilisateur en profil. Les profils sont à leur tour des objets d'échange marchand.

À ce point, les différences stratégiques entre les moteurs de recherche qui parcourent industriellement les documents pour les indexer et les ontologies qui les classent deviennent secondaires. Les moteurs de recherche restent le seul accès à la diversité empirique du monde social ainsi documentarisé, mais leurs résultats alimentent le web des données où les utilisateurs, les clients, les marchandises et les documents deviennent interopérables, car représentés par des formats communs d'indexation qualitative et de *rating* quantitatif.

L'unification générale des formats de « connaissance » se profile ainsi : « Les humains tirent leur information de deux sources : des médias ordinaires ou d'autres organisations centralisées, comme une église, et de leur réseau des membres de leurs famille, des voisins, des collègues. Nous avons numérisé la première [...] Ce que Zuckerberg cherche à faire avec Facebook est de numériser la seconde »<sup>13</sup>. Collaborant au Web dit *socio-sémantique*, les centaines de millions d'utilisateurs des réseaux sociaux enrichissent d'eux-mêmes leurs propre indexation pour en mesurer l'étendue et dessiner son graphe. Potentiellement, la collectivité des usagers somme l'humanité : Mark Zuckerberg définit ainsi le graphe social comme « l'ensemble des relations de toutes les personnes dans le monde. Il y en a un seul qui comprend tout le monde. Personne ne le possède. Ce que nous essayons de faire, c'est de le modéliser, de représenter exactement le monde réel en en dressant la carte » (in Ertzscheidt, 2009, § 2.1.). L'appropriation du monde social suppose ainsi que l'identité numérique représente exactement l'identité personnelle de chacun. Mais tant que la carte n'est pas encore le territoire, il faudra bien que l'identité personnelle se réduise à l'identité numérique, et en

12 Par *surdocumentarisation*, nous désignons le processus qui consiste à remplacer un texte par ses métadonnées documentaires, et sa lecture par l'accès à ces métadonnées.

Notamment, le consortium du Web sémantique (W3C) met en pratique ses réticences à l'égard des textes. Son leader incontesté, Sir Tim Berners-Lee, s'exprime par des entretiens, des powerpoints ou des vidéos, mais il se garde de rédiger les articles et *a fortiori* les ouvrages qui expliqueraient ses choix stratégiques.

13 Vogelstein, 2007, ma traduction.



effet elle commence à la configurer, comme en témoignent les addictions croissantes aux réseaux sociaux, Facebook en premier lieu.

Comme toute normalisation, l'unification des formats peut présenter des avantages techniques. Mais elle assume aussi de fait, dans l'imaginaire de ses promoteurs, le rôle d'une sémiotique universelle, de type leibnizien, comme le rappellent les thèmes du réseau unique (issu de la *Monadologie*) et l'ambition même du Web sémantique, qui réalise à sa manière ingénierique celle de la *characteristica universalis*. Cette caractéristique était une langue parfaite, capable d'exprimer tous les discours et tous les signes et intéressait aussi bien la métaphysique que le droit, l'éthique, les mathématiques, la physique, la musique, etc. Elle permettait le calcul logique universel (*calculus ratiocinator*). Cependant, la sémiotique universelle de Leibniz, ébauchée dans son *De arte combinatoria* (1666) où il formule des bases théoriques de ce qui deviendra l'informatique, reposait explicitement sur la Providence. Elle est à présent remplacée de fait par la technique de surdocumentarisation universelle qui accompagne la mondialisation.

*Restitution herméneutique de la complexité.* — Si l'on admet de « stocker » dans l'en-tête (*header*) du document numérique les métadonnées concernant le texte et l'œuvre qu'il véhicule, on peut considérer ces niveaux de description comme des niveaux d'annotation, en précisant l'articulation entre données et métadonnées : les indications philologiques concernant le document, comme support, les indications linguistiques comme le genre, les indications concernant l'œuvre, que l'on peut dire opératives, comme le projet éthique ou esthétique.

Encore faut-il ne pas réifier les métadonnées, comme on l'a fait des « données » : elles sont aussi des résultats d'interprétation, et même la date du texte ou le nom de l'auteur demandent à être examinées de manière critique. Si certains résultats d'interprétation peut être transposés en métadonnées, rappelons que tous les parcours d'interprétation ne s'y prêtent pas, et demandent, sous la forme de commentaires, par exemple, à maintenir un degré de complexité. Les métadonnées indexent certes le document, mais concrétisent et anticipent des lectures et des interprétations. Les « connaissances » ne sont en effet que des actions oubliées, et les parcours d'interprétation qu'elles concrétisent des chaînes opératoires irréductibles à des métadonnées.

Les métadonnées que l'on peut introduire dans un en-tête devraient garder mémoire des processus qui ont permis de les produire, qu'il s'agisse des règles d'interprétation (les *middot* de l'exégèse judaïque par exemple) ou des contraintes de la tâche, dans le cas d'une interprétation contrainte. L'enregistrement de métadonnées, tout comme le balisage en général, ne sont pas de tâches indépendantes d'une pratique qui suppose nécessairement un point de vue et une garantie.

Au delà du littéralisme, qui en règle générale ne fait que projeter des préjugés, il faut donner toute sa place à la notion de *difficulté*, qu'elle soit prise dans son acception philologique ou dans son acception herméneutique. Une difficulté, surtout inaperçue, peut revêtir une valeur heuristique, alors même que la notion de transparence reste la plus obscure de l'herméneutique et celle d'évidence la plus trompeuse de la philologie. Apercevoir une difficulté nouvelle demande une intuition décisive qui se confirme quand on parvient à réunir et confronter des difficultés jusqu'à ce qu'elles s'éclaircissent mutuellement en ouvrant de nouveaux parcours d'interprétation. Les difficultés récurrentes viennent éclairer le fond sémantique et expressif du texte et les difficultés singulières ses formes sémantiques et expressives. Ainsi, une difficulté touchant un mot peut donner une clé du texte. Mais identifier des mots absents (alors même qu'un corpus de contraste témoigne qu'ils sont attendus) ou des parties ellipsées permet de le singulariser et d'interpréter le texte par ce qu'il tait.

*Extension sémiotique.* — Dans la perspective d'une sémiotique générale, les propositions que



nous avons formulées ici sur le modèle du texte comme objet culturel permettent d'accéder à la caractérisation du *document* d'une part (dans son rapport au Phore et à la Garantie), et d'autre part de l'*œuvre*, dans son rapport à la Valeur et au Point de vue. La première dualité constitue le champ privilégié de la philologie, tandis que la seconde intéresse particulièrement l'herméneutique. Cette dissymétrie atteste de l'interdépendance du document, du texte et de l'œuvre, comme elle rappelle les rétroactions réciproques de l'herméneutique et de la philologie.

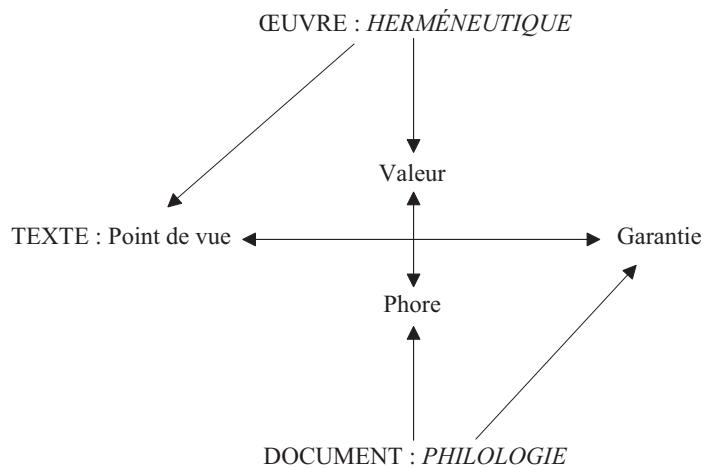


Figure 5 Disciplines et pôles de modélisation

Plutôt qu'à une herméneutisation de la sémiotique (au demeurant bien nécessaire), c'est donc à une refondation sémiotique de l'herméneutique qu'invite notre propos, de manière à réconcilier « la lettre » philologique avec l'esprit en récusant le dualisme sémiotique, au profit de la dualité des plans du signifiant et du signifié.

Comme l'éthésis dépasse la sémiosis, les questions de Point de vue et de Garantie dépassent les langues, alors que la sémiosis, telle que nous l'avons caractérisée par restriction, leur reste spécifique<sup>14</sup>.

Le modèle de l'objet culturel présenté ici pourrait convenir aussi aux performances non linguistiques : en effet, il semble que nombre de sémiotiques (à l'exception peut-être des langages formels) s'accordent avec ses réquisits. Les questions générales soulevées à propos de la teneur et de la portée, du document et de l'œuvre, de l'objet culturel singulier et du corpus qui permet de le caractériser intéressent en effet tous les objets culturels.

### Bibliographie

- Beaudouin, V. (2002) *Rythme et mètre du vers classique. Corneille et Racine*, Paris, Champion.
- Berners-Lee, T. et al. (2001) The Semantic Web. *Scientific American* (Mai).
- Berners-Lee, T. et al. (2006) Creating a Science of the Web, *Science*, 313, n° 5788 (Août), pp. 769–771.
- Berners-Lee, T. (2009) *The next Web of open, linked data*, Conférence TED 2009, vidéo, février.
- Briet, S. (1951) *Qu'est-ce que la documentation ?*, Paris, EDIT.
- Giffard, A. (2008) Lectures industrielles, *Billet Ars Industrialis*. (En ligne : <<http://www.arsindustrialis.org/node/2879>>).
- Lund, N. W. et Skare, R. (2010) Document Theory. In *Encyclopedia of Library and Information Sciences*, 3<sup>e</sup> éd., Taylor & Francis, pp. 1632–1639.
- Ertzscheid, O. (2009) L'homme est un document comme les autres : du World Wide Web au World Life Web, *Hermès*, n° 53, pp. 33–40.
- Levi, P. (1999) *À la recherche des racines*, Paris, Mille et une nuits.
- Malrieu, D. & Rastier, F. (2001) Genres et variations morphosyntaxiques, *Traitements automatiques du langage*, 42, 2, pp. 547–577.

14 Si l'on caractérise les systèmes sémiotiques en fonction des quatre pôles du modèle présenté à la figure 2, on retiendra qu'un langage formel ne suppose pas de point de vue, et que sa garantie reste interne, car il tire sa légitimité de lui-même dès lors qu'il a stipulé les règles de sa bonne formation. En cela, il est effectivement un instrument et devient impropre au mythe et au rite. Enfin, faute de garantie externe, il n'a pas de corpus ni d'histoire.

- Nagel, T. (1988) *Die Festung Des Glaubens, Triumph des Scheitern des islamischen Rationalismus im 11. Jahrhundert*, Ed. C. H. Beck.
- Pédauque, R. T. (2003) Document : forme, signe et médium, les re-formulations du numérique, (Document en ligne : <[http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00000511.html](http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000511.html)>).
- Pédauque, R. T. (2006) *Le Document à la lumière du numérique*, Caen, C & F Éditions.
- Perec, G. (1992) Antelme ou la vérité de la littérature, dans L. G., *Une aventure des années soixante*, Paris, Éd. du Seuil, pp. 87–114.
- Rastier, F. (1996) Représentation ou interprétation ? — Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique, in V. Rialle et D. Fisette (dir.), *Penser l'esprit : des sciences de la cognition à une philosophie de l'esprit*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 219–239.
- Rastier, F. (2001a) L'action et le sens. — Pour une sémiotique des cultures, *Journal des Anthropologues*, 85–86, pp. 183–219.
- Rastier, F. (2001b) *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- Rastier, F. (2008) Que cachent les données textuelles ?, Conférence invitée, *Actes des IXe Journées d'Analyse des Données Textuelles*, Presses Universitaires de Lyon, édités par Serge Heiden et Bénédicte Pincemin, tome I, pp. 13–26.
- Rastier, F. (sous presse) *La mesure et le grain — Sémantique de corpus*, Paris, Champion.
- Salaün, J.-M. (2010) *Utopie des ingénieurs et appétit des entrepreneurs*, 3ème Conférence Document numérique et Société — 15–16 Nov. 2010, IEP d'Aix en Provence, 8 p.
- Valla, L. (1993) *Sur la donation de Constantin, à lui faussement attribuée et mensongère*. [« De falso credita et ementita Constantini donatone libri duo »], Paris, Les Belles Lettres, coll. La roue à livres, [Lyon, 1547 (réimpr.)], (éd. Jean-Baptiste Giard).
- Vogelstein, N. (2007) The Facebook Revolution, *Los Angeles Times*, 7 octobre.